

**L'ESPACE, LE TEMPS
ET AU-DELÀ**

Design graphique : Frédéric Serva
Illustration de couverture : Jean-Pierre Andrevon
Préface : Jean-Pierre Fontana

Édition et révision ortho-typographique : Leo Dhayer

© 2019 : Jean-Pierre Andrevon pour l'illustration de couverture,
Frédéric Serva pour la maquette, Jean-Pierre Fontana pour la
préface, Flatland éditeur pour la présente édition,
Bruno Pochesci pour chacune des nouvelles.

Une publication de l'association Flatland
11, rue du Coin de Terre, 59200 Tourcoing
novelliste@redux.online
<https://novelliste.redux.online/>

ISBN : 978-2-490426-13-3
EAN : 9782490426133

Première édition, novembre 2019

Bruno Pochesci

**L'ESPACE, LE TEMPS
ET AU-DELÀ**



LA FABRIQUE D'HORIZONS

À ma fille Anna,
dont je suis si fier

à la Contessa,
ma tractopelle à première vue

à ma cousine Marilisa,
qui lutte et vaincra

à Yal Ayerdhal, Martin Lessard et Hervé Thiellement,
partis bien trop tôt taquiner les quasars.

À LA MANIÈRE D'UNE PRÉFACE

*Confession (en un seul mot)
d'un grand ancien à un jeune premier*

Bruno Pochesci – prononcer Po-ké-chi – est entré dans ma vie un beau jour d'avril 2013 par la bonne idée de notre ami commun Jean-Pierre Andrevon qui m'avait proposé l'un de ses textes – le premier – pour le numéro 23 de *Galaxies-Lunatique* dont j'étais le rédacteur en chef délégué (n'en déplaise à l'ours qui l'attribue par erreur à mon compère grenoblois suscité). La nouvelle en question était présentée de la manière suivante par son mentor dauphinois : « *Les Retournants* est très caractéristique de l'humour anar de Bruno Pochesci, avec qui j'entretiens des rapports professionnels (et amicaux ...) très étroits puisqu'il se trouve être le producteur, arrangeur et accompagnateur de mes trois premiers CD de chansons... » Et de conclure : « Mais qu'on n' imagine surtout pas que c'est à cause de ces activités partagées que JPF et moi avons accepté ce texte dont la gouaille et le ciselé d'écriture en remontreraient à maints professionnels. »

La quarantaine assumée, le musicien, natif de Rome mais Parisien de cœur, venait de faire – enfin ¹ – un premier pas dans l'écriture. Il n'allait pas tarder à en rajouter d'autres (des pas). L'année suivante, en effet, pas moins de dix nouvelles paraissaient dans diverses revues (*Géante rouge*, *Galaxies*, *Gandahar*, *Présences d'Esprits*) et anthologies (*Dimension Système solaire*, *Nouvelles peaux*, *Histoires de... folie*).

« Il est partout ! » lira-t-on dans le n° 22 de *Géante Rouge* (4^e trim. 2014). Jeune auteur que nous soutenons, Bruno Pochesci a

¹ Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, d'ailleurs le célèbre auteur américain de science-fiction, Raphaël Aloysius Lafferty, n'a-t-il pas publié son premier texte à l'âge de quarante-six ans ?

débuté tout récemment. Mais c'est un gros bosseur. Aussi accumule-t-il prix et publications avec un rythme presque insolent. » Ce à quoi le jeune auteur et néanmoins quadragénaire répondra : « C'est la faute à Jean-Pierre Andrevon... »

Une chose est sûre, c'est que le bougre a du talent comme l'avait subodoré l'ermite grenoblois (voir plus haut) lors de son premier coup de plume. Mais le talent ne serait qu'une sale manie – pour paraphraser Georges Brassens – s'il n'y avait le travail, le travail, et encore le travail... avec en plus, plus rarissime qu'il n'y paraît, l'imagination. Et il y a tout ça chez Bruno Pochesci dont le style aussi personnel que reconnaissable entre tous est la marque des vrais écrivains.

Mais revenons quelques pas en arrière, la littérature autorisant les retours dans le temps sans l'appui du fameux véhicule wellsien. Je me trouvais au Nêmo d'Amiens en juillet 2014. C'est dans le décor monastique de la Quarante-et-unième Convention française de science-fiction que je le rencontrai, en chair et en os cette fois et pour la première fois. Ce ne serait pas la dernière. Les atomes qui l'avaient croché avec le Jean-Pierre grenoblois venaient de renouveler leur opération séduction avec le Jean-Pierre auvergnat.

L'année suivante allait sceller pour de bon une amitié que les nombreux échanges, plutôt mails mais parfois phoniques, avaient déjà sérieusement solidifiée. Le nouveau salon du livre intitulé *Les Aventuriales* auquel je participais dans le registre « créateur-organisateur » voyait débarquer dans la « Terre du milieu » le sieur Bruno et son compère Jean-Pierre qui s'hébergèrent chez ma sœur dans sa demeure aubiéroise – les 26 et 27 septembre – et offrirent aux visiteurs de l'événement un concert pas totalement improvisé. Et le mois n'était pas encore enterré que Gévart Pierre, Bruno et moi-même nous retrouvâmes dans un petit bar proche de la gare de Bercy pour siroter nos breuvages respectifs, sans nous douter qu'une autre corde à l'arc pochescien allait accélérer l'année d'après la cadence de nos retrouvailles.

Mis à contribution par mes soins comme traducteur dans *Galaxies* (Bruno est bilingue natif transalpin comme avoué précédemment), je sautais sur une occasion inattendue : un improbable salon à Saint-Gervazy dans le Puy-de-Dôme. Vous

connaissez Saint-Gervazy ? Sans doute pas. Et moi non plus jusqu'à ce jour de début septembre 2016 (décidément, les mois de septembre nous sont familiers !) où, invité pour discuter sur la *fantascienza* (la SF italienne si vous préférez !) dans une salle du château, je lui demandai de m'y rejoindre avec l'involontaire participation de mon incontournable et hôte sœur... qui lui ouvrit à nouveau l'une de ses chambres d'ami quatorze jours plus tard, *Aventuriales* obligeaient.

Dois-je poursuivre l'énumération de nos rencontres, provoquées ou non par les circonstances ? Bon an mal an, elles ont eu lieu, peu importe l'endroit, en 2017 comme en 2018. L'important, c'est cette amitié qu'il m'accorde et que nous partageons avec le Jean-Pierre de Grenoble, une apothéose ayant été atteinte voilà peu lors des Imaginales d'Épinal où les deux mousquetaires provinciaux retrouvaient leur d'Artagnan parisien pour quelques heures d'agréables agapes. Ainsi va la *nave*. Les copains d'abord et la SF en prime qui m'a valu d'introduire à sa demande – et en tout bien tout honneur – ce qui suit car il est temps de s'intéresser au contenu de cet ouvrage.

La moindre des nouvelles qui figurent dans ce recueil vous transporte, plutôt de bon gré, dans des univers qui n'appartiennent qu'à lui, aussi déjantés que truculents, mais néanmoins passionnément ancrés dans notre quotidien : ce monde ripou qu'il assassine, violente, tarabiscote en réjouissantes éjaculations créatrices. Son goût pour les apocalypses – alimenté sans doute par son admiration envers le maestro dauphinois – se pare d'un langage « façon Série noire » que n'aurait pas désavoué Dard Frédéric : humour féroce distillé à coup de mots-valises, de phrases iconoclastes, de délirantes provocations, de clins d'œil appuyés du côté de ses passions que sont la musique et le cinéma. Poussant parfois l'absurde jusqu'à la démesure, Bruno Pochesci n'hésite pas à transgresser les interdits ou à inverser les rôles et les situations : l'émigration, l'univers, la surpopulation, le sexe... et Marilyn Monroe. Pour tout dire, Bruno ne s'interdit rien. Et c'est bien là tout le sel de son œuvre et de ce recueil en particulier : la diversité de ses profanations. On va de surprise en surprise au fur et à mesure des histoires qu'il nous déflore, depuis une apocalypse volcanique jusqu'à une véritable inflation martienne,

dans une prison simili-farmerienne (sans le Fleuve toutefois) pour commettre ensuite un détonnant délire Dalien. Hiéroglyphiques intrusions, ablutions libidineuses, cunnilingus et canicule à vous assoiffer les neurones, déclassement astravagant et utopique or-fèvrerie, le menu est copieux, flippant quelquefois, hilarant à l'occasion, parfois teinté de nostalgie, toujours pertinent et tellement actuel qu'il démontre combien la préoccupation de notre devenir est présente chez lui, même lorsque, à la manière des Dac et Blanche en furax, il nous refait le coup des *Dix petits indiens* (René Clair, 1947, d'après l'évangélique Christie).

Pour conclure, je reprendrai à ma façon le final de son dernier texte. À la lecture de ce recueil, j'ai connu deux instants de bonheur : celui où je l'ai ouvert et celui où, ravi, je l'ai refermé. Le reste fut de la pure extase, plus ou moins longue selon les textes, jamais vaine.

Cela étant écrit, accrochez-vous avant cet embarquement pour six Terres... et même davantage. Ça décoiffe !

Jean-Pierre Fontana
Clermont-Ferrand (en Auvergne), 25 juin 2019

VIRTUOSE	17
LA FILLE DES VENTS	33
HUIS CLOS POUR HUIT CLONES	47
LE PROCHAIN DRINK	69
JE T'Y AUTORISE	79
LA PORTE, LA PENDULE ET LE PERCE-TEMPS	117
LA GARE DE PERPIGNAN	129
ENTRÉE-PLAT-DESSERT	149
LE SYNDROME ISLANDAIS	157
DIX PETITS WARPS	177
ASLEXIA MAXIMA	217
DU RIFI FI DANS LA CEINTURE DE KUIPER	229
CÔTÉ COUR, CÔTÉ JARDIN	247
LE MOINS PIRE DES MONDES	261

VIRTUOSE

Première parution : *Galaxies* n°32/Mercury, 2014
Prix Alain Le Bussy 2014

Les gens dansent autour de nous.

Je suis accoudé à un vrai comptoir en zinc. D'époque.

Aux murs, des portraits de Piaf, Chevalier, Django (ah, Django !), Trenet... D'époque, aussi.

Je veux dire, de l'époque où il y avait encore de l'encre, du papier, des imprimeries et le reste. Et où j'étais aussi célèbre qu'eux. Voire plus.

Par moments, j'ai l'alcool un peu triste. Sans doute le syndrome de la fête imposée.

Pourtant, avec ce que j'ai bu... Mais il est vrai que, désormais, il ne m'en faut guère plus pour piquer une tête dans le flot des souvenirs. En cela, je ne dois rien avoir d'une exception. Nous sommes tous logés à la même enseigne, aux néons rigoureusement éteints...

C'était il y a vingt ans à peine, ou il y a vingt ans déjà. Juste avant l'accident.

Avant ce bistrot d'antan, avant mon éphémère carrière de star, avant tout ce délire, j'étais un ingénieur spécialisé en biomécanique, dans la filiale française de la Cyberpistorius, leader mondial de la prothèse humaine. Douze ans d'études et recherches avaient fait de moi le pionnier du *piéd à puce-moteur*.

Mes prothèses, réalisées avec des matériaux aussi souples et malléables que le sont la chair humaine et sa charpente d'os, réagissaient plus vrai que vrai aux impulsions du cerveau grâce à une puce wi-fi de mienne révolutionnaire conception, logée dans une zone du cortex – et suivant technique chirurgicale – que je me gardais bien de révéler aux boss de mon ancienne boîte.

Je leur avais fait une offre qu'ils auraient très bien pu refuser : 50K mensuels, pourcentage sur chaque implantation et mes petits secrets rien que pour moi. Sinon, *hasta la vista !*

Ils m'ont gardé. On ne tue pas la poule aux œufs d'or au prétexte qu'elle ne pond que lorsqu'elle en a envie. Tous les rupins du globe, malmenés ou mal nés dans leur chair, se bouscullaient pour accéder à nos billards réparateurs. Parfois, on reconstruisait gracieusement quelque guibolle de gamin ayant joué une fois de trop à la marelle dans un champ de mines. Les conflits ne manquaient pas et ça faisait toujours une excellente pub en retour. La charité médiatisée était l'un des fléaux les plus abjects de l'ancien Monde...

Ce fut lors d'un séminaire de fabricants de pacemakers, au cœur de la Silicon Valley, que je rencontrai Jill.

Ah, Jill Stein... Celui qui ne l'a pas vue comme moi en 2082 ne peut pas comprendre. Le génie de Marie Curie, l'aura de Frida Kahlo, la passion de Dian Fossey et la plastique sans failles de Scarlett Johansson réunis. Un miracle ambulante d'à peine vingt-quatre ans. La plus brillante des promesses de la cybernétique étasunienne, recrutée par la Cyberpistorius avant même la fin de ses études. Ses recherches dans le domaine des prothèses de la main étaient, pour ainsi dire, jumelles des miennes.

Nous avons fait l'amour dès le premier soir. Pas besoin d'un Silvioberlu (le modèle haut de gamme des prothèses phalliques de l'époque) pour honorer cette déesse jusqu'à l'aube. Une Jill dans le pageot de tout mec hétéro, et c'eût été la mort garantie de la maison Viagra ! Je veux dire, la mort prématurée. Mais n'anticipons pas...

Sur sa Harley Davidson, on ne connaissait plus personne.

Elle aux commandes de son bolide *vintage*, moi la ceignant par derrière. Je triquais autant sur cette moto, au contact de son châssis, que sur le canapé de son salon, où nous avions nos coquines habitudes. Certains de nos collègues, jaloux comme des Papous à poux, nous surnommaient « French'n Stein », « Porn to be wild » ou encore « Highway 69 revisited »...

J'ai demandé mon transfert aussitôt rentré en France et quitté mon pays le mois suivant.

Nous nous sommes installés sur les collines de Los Angeles, non loin de la Cyberpistorius. Il n'était pas rare qu'on fornicait dans nos laboratoires respectifs, ou dans quelque placard à balais. Nos soirées n'étaient qu'une suite de fiestas, où il m'arrivait parfois de taper le bœuf avec un groupe d'amis spécialisés dans des reprises de hard rock blues.

Pour faire plaisir aux autochtones, je singeais les Lynyrd Skynyrd et autres ZZ Top. Mon toucher de gaucher et ma voix semblable à celle de George Thorogood (accent parisien en sus) ne laissaient pas indifférent. Des bimbos bien gaulées et imbibées venaient souvent me faire du gringue, illico rembarrées par ma louve aux aguets pérennes. Faut dire que j'étais loin d'être un manchot à la gratte... Passé mon bac, j'avais failli tout plaquer

pour la musique. De Petrucci à Petrucciani, en passant par Paganini, j'étais très friand de virtuosité.

Mais la famille, le système et toutes ces choses en avaient décidé autrement. Un regret que je me coltinai, agrafé à l'âme – un peu comme les puces-moteur ayant fait ma réussite –, malgré ce bonheur à tous les étages.

Nous étions donc jeunes, beaux et amoureux. Carriéristes assumés, jouisseurs invétérés ayant pour unique vague projet humain l'éventuelle mise en chantier d'un mouflet dans la décennie à venir. Grassement payés pour exercer une activité qui, à défaut d'être noble, n'était à tout le moins pas nuisible.

Notre bonheur à tête de Janus était d'autant plus obscène que le monde allait de mal en pis. Exodes et conflits climatiques s'enchaînaient à un rythme si vertigineux, et de façon si massive, que les grandes puissances ne parvenaient plus à les contenir. Mais nos sens jouissant tous azimuts, nos confort individuels, primaient encore et toujours sur tout.

Et puis un jour le destin nous a frappés. Et pas de main morte...

Jill m'a emmené en quatre heures chrono à Las Vegas, au prétexte d'y passer le week-end. Et m'y a demandé ma main, à l'ombre d'une tour Eiffel de pacotille. Je la lui refusai tout sourire, devant une Venise d'opérette, au nom de sacro-saints principes libertaires qu'elle se fit un plaisir de faire voler en éclats dans une luxueuse suite du Caesars Palace qu'elle avait réservée à notre intention.

Trois cents *bucks* et deux témoins bourrés plus tard, nous étions mariés.

Elle l'avait eue, ma main. Mais pas pour longtemps.

Sur le chemin du retour, peu après la Vallée de la Mort, un truck a quitté sa chaussée pour s'en venir faire des tonneaux sur la nôtre, avec au volant un routard aussi ivre de Bud's que de sommeil.

Il est mort sur le coup, ce fumier. Tandis que nous...

Jill s'est réveillée la première à l'hôpital.

Elle était là, lorsque j'ai émergé à mon tour d'un coma de trois semaines. Là, dans un fauteuil roulant. Visage en pleurs, couvert d'ecchymoses mais intact. Elle m'a embrassé et demandé pardon. Ce bécot vaut toujours à mes yeux plus que tous nos plans cul d'antan, présents et à venir. Lui ayant assuré que je n'avais rien à lui pardonner, elle a enchaîné sans faire montre d'un soulagement quelconque :

« Je vais avoir besoin de toi, *mon Chéri**... Mais avant, tu auras besoin de moi... » (**en français dans le texte*)

Elle a alors actionné le joystick de son fauteuil, qui recula aussitôt. Jill était doublement amputée. Du pied droit et de la jambe gauche, à partir du genou. Elle pleurait tête baissée, posée sur mon drap. Ou plutôt, sur la partie vide du drap qu'était censée occuper ma main droite...

Nous quittâmes l'hôpital deux semaines plus tard, bien décidés à nous reconstruire l'un l'autre, au propre comme au figuré. Mais c'était compter sans ces salopards que nous avons pour employeurs. Ils acceptaient de nous accorder l'accès à nos propres installations, mais à condition que nous leur dévoillions nos secrets technologiques et démissionnions dans les trois mois.

Je cédaï vite à cet infect chantage. Par amour pour Jill. Par lassitude, également. Mais aussi et surtout, parce qu'une idée commençait à me trotter dans la tête...

À présent que j'étais mutilé, mon vieux rêve de devenir un grand virtuose retrouvait paradoxalement quelque chance de se concrétiser. J'avais en quelque sorte pris les devants... Sans vraiment oser me l'avouer, mon travail commençait à me lasser. Du fric ? J'en avais plus que de raison. Le grand amour ? Ma main à couper, je l'avais déjà trouvé. Mon œuvre ? Elle serait d'une façon ou d'une autre poursuivie par d'autres, et reconnue quoi qu'il arrive grâce à une clause de « paternité non rémunérée » durement négociée.

Au moment de l'accident, je travaillais sur un modèle expérimental de puce-moteur améliorée, dont j'avais réalisé un unique prototype. Identique en apparence à la version standard, mais dix fois plus fiable et performant. Même Jill n'était pas au jus de mes petites cachotteries créatrices.

Une fois dûment testée et programmée, je me la fis installer par ses mains sûres, en même temps que la prothèse. Me l'être réservée n'était ni une marque d'égoïsme ni une preuve de courage, mais relevait de la pure logique. Notre modèle habituel lui garantissait déjà de quoi retrouver une parfaite déambulation. Moi, par contre, j'avais besoin de ce petit plus technologique pour devenir le virtuose de mes rêves.